

nantes. La confrontation des résultats de cette approche comparatiste avec des travaux anthropologiques portant sur les théories de l'ethnicité (on peut, par exemple, penser à l'introduction de l'ouvrage *Ethnic Groups and Boundaries* du Norvégien Frederik Barth qui a, le premier, posé l'idée qu'il ne s'agit pas d'inventorier l'ensemble des traits culturels distinctifs d'un groupe, mais de repérer parmi ces traits ceux qui sont utilisés par les membres du groupe pour affirmer et maintenir une distinction avec l'Altérité) ne pourrait qu'enrichir encore les débats historiques sur ces problématiques en y apportant des perspectives nouvelles et complémentaires.

Au final, cet ouvrage est un outil de travail et de réflexion indispensable pour tout historien, antiquisant ou médiéviste, qui s'intéresse aux problématiques impériales. Sans prétendre à l'exhaustivité, les différentes communications offrent un panorama de qualité, à la fois varié et cohérent, témoignant de l'adhésion des participants au projet de Frédéric Hurlet (sans surprise, d'ailleurs, sa contribution composée à quatre mains avec Éric Guerber présente une totale cohérence avec les enjeux et les problématiques définies dans l'introduction). On se surprend même à se plonger dans des articles *a priori* très loin de ses propres champs de recherche géographiques ou chronologiques, qu'il s'agisse par exemple de l'article de Pierre Villard sur l'Empire néo-assyrien, de celui de Geneviève Bühner-Thierry sur les notions de centres et périphéries dans l'Empire carolingien, ou encore de la contribution de Pascal Buresi sur le Maghreb et al-Andalus. C'est là toute la force de cet ouvrage.

Audrey BECKER-PIRIOU.

Olivier Weller, Alexa Dufraisse, Pierre Pétrequin (textes réunis et présentés par), *Sel, eau et forêt d'hier à aujourd'hui*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, « Les Cahiers de la MSHE Ledoux » n° 12 (« Homme et environnement »), 2008, 567 p.

En octobre 2006, pour commémorer le bicentenaire de la mort de Claude-Nicolas Ledoux, était organisé à Arc-et-Senans, dans la saline que l'architecte de la *Ferme générale* avait construite à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un colloque international qui réunissait archéologues et ethnologues venus de trois continents pour confronter leurs points de vue et les résultats de recherches de plus en plus fécondes et diversifiées. Il en est sorti un copieux ouvrage aux références croisées ; des hypothèses émises et confortées en Moldavie ou en Irian-Jaya à l'autre bout du monde viennent étayer des observations récemment nées sous les sédiments jurassiens du Néolithique ; les textes des auteurs anciens (Strabon et Pline) sont invoqués en renfort ; l'histoire comparée s'invite à la table des archéologues, même si peu d'historiens ont contribué aux travaux. Il est dommage que les discussions qu'on imagine passionnées n'aient pas été reproduites dans le volume, mais on soupçonne que chacun des auteurs a intégré au texte imprimé les remarques de ses collègues tant sont fréquents les renvois entre communications. Il s'agit donc bien d'un travail collectif et collectivement enrichi par cette rencontre. Un index aurait été bienvenu dans un ouvrage d'une telle unité thématique mais le choix et la qualité des clichés – couleurs formant un cahier, noir et blanc insérés dans le texte –, des cartes, des schémas, des croquis, sont dignes d'éloges.

L'ouvrage est en trois parties d'inégale longueur. La première partie offre des « regards ethnographiques sur l'exploitation de l'eau salée », en trois chapitres.

Celui d'Isabelle Daillant porte sur une source salée du piémont andin de la Bolivie, vue comme le « centre du monde » par sa population amazonienne qui lui associe des mythes d'origine (au sens « courbetien », voir p. 36 la photo de pétroglyphes aux vulves sculptées) et des représentations de l'exploitation du sel et de son abandon dans les années 1920, à la suite d'épidémies qui se prêtaient à l'élaboration et à la perpétuation de mythes dont l'auteur présente une transcription graphique bienvenue (p. 24). Belle contribution aussi de Geneviève Delbos qui oppose deux modes d'extraction du sel dans la mangrove du golfe de Guinée, par cuisson des saumures au bois au Bénin ou par évaporation solaire dans des bassins en Guinée, à l'instigation de paludiers de Guérande appelés là pour tenter de résoudre un problème crucial, la pénurie de bois et la destruction de l'écosystème, mais qui n'ont pas pu implanter leur propre technique d'évaporation directe de l'eau de mer. La matière première vient du grattage de terre salée suivi de lixiviation pour l'obtention de saumure (la raison pour laquelle le Bénin n'a pu adopter l'évaporation solaire m'échappe). Dans la perspective comparatiste, la Moldavie méritait un détour parce que ses nombreuses sources salées, encore aujourd'hui exploitées à l'abri de toute mécanisation et en dehors de tout cadre juridique (on est loin du totalitarisme productiviste dont on accusait généreusement les anciens régimes politiques de ces contrées orientales), constituaient un champ d'étude privilégié pour l'ethnologue qui veut observer une société pré-industrielle qui fait l'économie de l'évaporation et utilise directement les saumures pour la cuisine, l'alimentation humaine ou animale, la préservation des fourrages en meules, l'halothérapie, y compris vétérinaire, ou le tannage des peaux (l'épuisement de nos énergies fossiles ne privera pas notre appétit du précieux sel).

La seconde partie est plus copieuse, c'est le cœur de l'ouvrage qui aborde la question de « l'exploitation pré- et protohistorique du sel dans le monde et ses interactions environnementales » en dix contributions. Deux auteurs (Catherine Liot) traitent du Mexique, notamment de la zone de Zapotitlán (Puebla) préhispanique (Castellon Huerta qui ne cite pas les travaux d'Ursula Ewald). Un historien chinois de Taiwan (Chen Pochan) a rassemblé toute l'information exhumée lors de la construction du barrage des Trois Gorges pour traiter des changements de l'exploitation du sel entre la fin du Néolithique et la dynastie des Han. Capitale, la contribution de deux préhistoriens turcs qui montrent l'exploitation depuis le Paléolithique des lacs salés du centre de l'Anatolie, en particulier Tuz Gölü, dont le sel était cité sur des tablettes hittites, les blocs de sel extraits à l'aide d'outils de fer (observation de l'enquête ethnologique) étant broyés à la meule pour livrer du sel fin. Une étude mérite qu'on s'y arrête parce qu'elle revient sur deux hypothèses que leurs auteurs, Weller et Pétrequin, considéraient encore comme fructueuses il y a peu et qu'ils abandonnent aujourd'hui en expliquant très honnêtement leurs raisons : ainsi, la « corrélation démontrée entre des sources à haute teneur en sel et certaines concentrations remarquables de grandes haches en roches alpines » ; or voilà qu'« il n'existe pas de rapports démontrés » (p. 271) ; ensuite l'appréciation de la valeur attachée au sel, pas aussi décisive qu'ils le pensaient, car « au Néolithique final (vers le <sup>xxx</sup> siècle av. J.-C.) force est de reconnaître que la seule concentration importante de population s'est faite autour des petits lacs de Chalain et de Clairvaux », à 20 ou 30 km des sources salées exploitées à la même époque (*ibid.*). Le sel n'aurait donc pas exercé l'attraction suffisante pour l'implantation des villages. Prenons acte de ces deux repentirs, mais il y a un point qui, à mes yeux, reste en discussion. Le graphique (p. 264) de la périodisation de l'exploitation du sel à Grozon (Jura) met en évidence un démarrage entre IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaire, une intensification au Bronze moyen, un maximum gaulois, une interruption à

l'époque romaine, et un maximum juste après l'an Mil attribué à un monopole de production à Salins. En fait, ce graphique est fondé sur les « variations du volume de sédiments charbonneux liés à l'exploitation de la source salée (de Grozon) ». Passons sur le fait que le maximum de charbons de bois coïnciderait avec un monopole médiéval de production du sel à Salins (on peut se demander d'où vient cette double information sur le monopole et le dépôt médiéval de charbons de bois), mais nos auteurs avancent une explication pour l'étiage romain : « Les exploitations s'arrêtent à l'époque romaine, un bâtiment monumental à inscriptions est bâti sur la source salée de Grozon ; tout semble se passer comme si, sous couvert d'un sanctuaire de source, on avait voulu faire cesser la production de sel régional, pour privilégier le sel blanc romain, élaboré vraisemblablement en marais salants (...). Dès que le poids de la législation romaine s'estompe, la production reprend rapidement, probablement à partir du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère » (p. 265-266). Petite incise : il me paraît bien imprudent de juxtaposer les deux adverbes *rapidement* et *probablement* dans la même phrase – l'un est de trop –, surtout en l'absence de document écrit ou de témoignage archéologique. Le même phénomène, ajoutent-ils, « marque la fin des briquetages sur la façade atlantique avec le développement systématique de *villae* précoces à l'arrière des anciens sites littoraux de production gaulois » en bordure du marais poitevin. La fin de l'exploitation du sel aurait-elle encouragé l'expansion agricole et du peuplement ? Dans l'Empire romain, pourquoi les Romains auraient-ils privilégié un sel blanc marin ? Ce privilège suppose qu'ils auraient établi un monopole exclusif sur cette qualité de sel et un prélèvement fiscal qui les aurait conduits à interdire d'autres modes de production, mais ils avaient le pouvoir de placer ces autres sels aussi sous leur monopole ; autre objection : le développement des transports et des routes n'était pas tel dans l'Empire que l'on pouvait acheminer aisément du sel des côtes marines dans l'intérieur éloigné ; le transport de ce produit de masse que bêtes et hommes consomment a très longtemps constitué le goulet d'étranglement de l'économie du sel, ce qui suffit à expliquer la survivance d'innombrables petites salines jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, abritées et isolées. Pour ce que l'on sait aujourd'hui du sel des Romains, à Rome et dans les provinces, les salines étaient bien public comme d'autres sources de richesse – par exemple, les mines –, leur gestion était confiée à des publicains qui employaient des troupes d'esclaves à leur récolte saisonnière et tiraient profit de cette exploitation, la vente du sel entrant dans la catégorie fiscale des *vectigalia* qui enrichissaient le trésor public. Outre ce bref rappel, il faut aussi observer la discordance des sources, vestiges archéologiques au temps des Gaulois et auparavant, et purement textuelles dès qu'on aborde le Moyen Âge (aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles), le sel présentant ce caractère paradoxal d'avoir massivement contribué à la conservation de multiples produits organiques (viandes, poissons, laitages, cuirs), mais lui-même, soluble à l'humidité, se conserve fort mal. Son archéologie, d'une richesse exceptionnelle, fournit les traces de son exploitation –, briquetages, conduits en céramique ou terre cuite, pilotis qui ancrèrent dans le sol meuble les digues des marais salants. Mais, si le mode de production change et n'a plus recours à cet outillage, alors il ne reste aucun témoin, sauf les textes quand ils font leur apparition pour témoigner d'une donation à une église ou à un monastère, par exemple. La rupture qui semble s'être manifestée à l'époque romaine est imputable à une révolution technique qui a substitué dans les salines continentales le métal et la poêle métallique à la poterie. La poterie a laissé d'énormes accumulations de tessons car il fallait la casser pour démouler le sel séché ; le métal oxydé a fini par disparaître en poussière. Et ce changement technique s'est manifesté à l'âge du Fer, dès les temps de l'occupation romaine. Les Romains et les populations

méditerranéennes n'ont pas toujours connu le marais salant, comme le rappelle l'étude comparative à échelle européenne à laquelle se sont livrés Cassen, Ménanteau et de Labriffe (p. 175-204 avec copieuse bibliographie) et qui signale une installation saunante complexe du Tavoliere près de Foggia (p. 193-194), précisément à Passo di Corvo sur le bord de la rivière Salsola et non loin de lagunes salées qui firent par la suite l'objet d'une exploitation intensive (sel de Cannes, Salpi et Siponte attesté au Moyen Âge). Les questions de datation ne sont pas clairement explicitées, mais la légende de la figure 9 suggère que cette exploitation se serait poursuivie jusqu'à l'âge du Bronze. L'âge du Fer aurait-il apporté le travail de ce métal et la création de marais salants maritimes, combinant ainsi « le sel et le fer » bien connu des sinisants ? Les mêmes spécialistes n'hésitent pas à identifier les vases appelés « rhytons » comme de triviaux pots à sel (*mais à sel*).

De la troisième partie, je signalerai seulement deux études (elle en comporte onze). Cristina Carusi étudie l'ensemble des sources scientifiques et littéraires, souvent traduites, qui, dans l'Antiquité gréco-latine, ont traité du sel, quelquefois de manière poétique mais avec assez de précision pour conclure à l'existence du marais salant avec ses bassins et ses canaux, et à la variété des techniques d'extraction. Hans Ulrich Vogel, quant à lui, répertorie les différentes énergies – paille, jonc séché, bois, charbon, enfin gaz naturel – utilisées au Sichuan, le Yunnan voisin demeurant fidèle aux énergies organiques, pour traiter les saumures extraites par puits du sous-sol. La Chine s'est ralliée tardivement à l'évaporation solaire sur ses salins maritimes.

Pour conclure, il paraît opportun de signaler la vigueur des études d'histoire du sel, comme le rappellent dans une brève introduction deux des éditeurs de ces Actes : depuis l'an 2000, pas moins de six colloques, sans compter trois rencontres internationales au Portugal à Aveiro, Figueira et Alcaccer do Sal, ce qui n'épuise pas l'interminable fécondité de certains. Ainsi Olivier Weller ne signe-t-il pas moins de quatre contributions dans le présent volume, toujours en collaboration. Combien d'auteurs ont participé à trois ou quatre de ces réunions : ont-ils à chaque fois pu préparer une communication inédite ? Certains organisateurs capitulent heureusement devant les difficultés de publication des Actes, et le tarissement des crédits contribue à assainir l'inflation.

Jean-Claude HOCQUET.

Françoise Vallet, *Collections mérovingiennes de Napoléon III provenant de la région de Compiègne*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques - Réunion des Musées nationaux, 2008, 492 p. + CD-ROM.

Françoise Vallet, conservateur en chef au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, publie le résultat de deux décennies de recherches menées dans les réserves et les archives du musée. Le résultat de ce long travail de récolement, à partir d'une documentation incomplète, croisé avec l'étude archéologique du mobilier, permet d'avancer des tentatives d'interprétation historique.

« Napoléon III, passionné par l'Antiquité, avait réuni dans son palais de Compiègne une importante collection, fruit des recherches archéologiques qu'il avait fait entreprendre dans toute la région. » Les fouilles furent menées de façon remarquable pour l'époque, financées par l'empereur et dirigées bénévolement par Albert de Roucy, juge à Compiègne. Les travaux étaient conduits par Jean-